

« En même temps » d'Olivia Grandville

Hasards du calendrier festivalier, nous avons vu à quelques jours d'intervalle *Après moi le déluge* de (LA) HORDE et *En même temps* d'Olivia Grandville. Le second étant le parfait antidote du premier ! Réjouissant.

Dans *En même temps*, Olivia Grandville utilise une formule aussi célèbre que creuse pour mettre un pavé dans la mare des spectacles – aussi réussis soient-ils – qui occupent les plateaux d'aujourd'hui, et leur côté idéologiquement contestable.

Intelligent et drôle, tout commence par Simon Tanguy en M. Loyal qui présente la danse : « des œuvres qui n'ont besoin d'aucun verbe pour s'exprimer » et une citation d'Albrecht Knust en 1934 à Nuremberg pour décrire la danse et l'unisson : « *Une communauté joyeuse et ordonnée* » où « *Chacun devient une pure certitude, le danseur devient le groupe et le groupe, c'est lui* ». Knust. ? On tend l'oreille. Celui qui a participé à l'embrigadement des corps sous le Ille Reich, et préparé les JO de 1936 avec Rudolf von Laban avant que Goebbels ne change d'avis^[1] ? La phrase prend soudain tout son sens.

Quand le spectacle commence, une danseuse compte jusqu'à 8 en chinois, et bientôt arrivent ses huit comparses, en tenues de bain blanc et noir améliorées, lunettes de natation comprises, genre années 30. Cette fois ils comptent en chœur et en anglais, petit rappel à *Einstein on the Beach* de Phil Glass. Les danseurs et danseuses se tiennent par la main et avancent de profil en levant haut les genoux, double clin d'œil aux files interminables de femmes en mouvement de Busby Berkeley, et aux images des chorégraphes allemands pionniers de l'expressionnisme et de la danse chorale inventée à Monte-Verita.



3En même temps" – Olivia Granville– Festival de Marseille © Pierre Gondart

Bientôt, les voilà en proie à toutes sortes d'unissons, aussi irrésistibles les uns que les autres : mouvements gymniques ou militaires têtes alignées, pionniers soviétiques, poses de Willis et descente des Ombres de *La Bayadère*, en passant par les bras du corps de ballet du *Lac des cygnes*, natation synchronisée, bien sûr, allures de chevaux, gestuelle de rave.... Tout y passe. Les corps portent beau. Fiers de leurs ensembles tirés au cordeau, même si à la longue et *en même temps*, le bel accord entre eux commence parfois à s'effriter. Il suffit d'un rien, comme ces bandanas rouges pour faire surgir des gestes de lutte, des figures révolutionnaires qui cherchent leur maître, tout comme ces « petits chiens » qui défilent à quatre pattes. S'ensuivent des danses sociales, des mouvements quotidiens du genre bêcher, pelleter, creuser ou sautiller, des capes jaune et noir vite enfilées qui évoquent des groupes de randonneurs qui se transforment en jupes virevoltant en mesure, toujours sur un rythme binaire et entraînant. Soudain, le mur mobile qui barrait la scène et servait de décor se retourne et découvre un vestiaire ou un magasin branché, comme une allusion à ces modes hyper éphémères boostées par la mondialisation et les réseaux sociaux. Enfin, changement de costume avec des peignoirs rouge et des gants de ménage bleu très graphiques assortis d'un bas masquant les visages (petit détour vers Marlene Monteiro Freitas ?). La gestuelle se joue alors d'arrêts sur images et d'un dynamisme stroboscopé, rapide, intrigant.



Les danseurs disparaissent tandis qu'est projeté sur ce même mur mobile un formidable montage réalisé par César Vayssié qui diffuse à grande vitesse les références de ce que nous venons de voir : parades militaires soviétiques, chinoises ou nazis, gymnastique et natation synchronisées, carrousels de Busby Berkeley, images de Monte-Verita, de danses chorales, de danses d'hommes, d'abattoirs, de travail à la chaîne, de massifications, de production effrénée, et d'enfants qui regardent tout ce flot, ce flux d'images, ce flot ininterrompu de consommations de toutes sortes d'un air interloqué ou hébété, qui rient comme à Guignol, ou sont saisis. Belle façon de retourner le regard du spectateur qui ne regardera sans doute plus tout à fait de la même façon ces unissons assénés ici ou là (mais de plus en plus fréquents). Comment interpréter ce désir d'unisson de nos sociétés contemporaines ? L'efficacité ? Leur uniformisation ? Leur atomisation ? La facilité ? Le désir d'ordre ? De marcher au pas ? De suivre le courant, ou les « influenceurs » ?



Comment Olivia Grandville a-t-elle su déjouer les pièges que lui tendait cette prise de position qui, « *en même temps* » montrait et valorisait ce qu'elle dénonçait ? D'abord par un léger décalage dans l'interprétation des danseurs et danseuses qui ont su faire passer un certain deuxième degré, notamment par les expressions de leurs visages, mais aussi, sporadiquement, dans l'affaiblissement du rythme. Mais aussi par la chorégraphie qui fait entrer peu à peu des modèles de moins en moins transfigurés (disons, pour faire vite, de *Giselle* aux coups de pelles) dans sa gestuelle. Et surtout par sa fin. Car, après le film de César Vayssié, sous l'effet des lumières subtiles d'Yves Godin, le ciel s'assombrit, un solo d'homme dégingandé dessine une sorte d'hommage à Dominique Bagouet, et partant à une écriture fine et délicate qui n'évite pas pour autant de convoquer le sens. Les danseurs entrent un par un sur scène, silencieux comme des ombres. Il va falloir réapprendre à danser seul et lâcher les gestes appris. Il va falloir apprendre à être libre. Vaste programme et belle promesse pour les danses à venir...

Vu le 28 juin 2026 au Festival de Marseille, Théâtre de La Criée.

Distribution :

Chorégraphie Olivia Grandville, en collaboration avec les interprètes Claire Audrain, Yu Hsuan Chang, Emma Delvac, Sarah Deppe, Martín Gil Enrique, Mai Ishiwata, Théo Le Bruman, François Malbranque, Simon Tanguy

Musique originale Benoît de Villeneuve, Benjamin Morando

Création lumières Yves Godin

Scénographie James Brandily

Création vidéo César Vayssié

Costumes Marion Regnier

Texte Simon Tanguy, Olivia Grandville

Collaboration à la chorégraphie Matthieu Patarozzi, assisté de Elsy Robert

Assistanat et regard extérieur Magali Caillet Gajan

Documentation numérique Anka Postic

En tournée

2 octobre :Le Miroir, Gujan-Mestras, dans le cadre du Festival Cadences d'Arcachon

6 et 7 octobre le lieu unique, Scène nationale de Nantes

13 au 15 octobre TNBA, Théâtre national Bordeaux Aquitaine

6 novembre Scène nationale du Sud-Aquitain, Bayonne

9 et 10 novembre Cndc, Angers

18 au 20 novembre MC93 Bobigny

24 novembre Espaces Pluriels, Pau

1er et 2 décembre La Coursive, Scène nationale de La Rochelle

les 13 au 15 janvier 2027Bonlieu, Scène nationale d'Annecy

21 et 22 janvier Théâtre Durance, Scène nationale de Château-Arnoux-Saint-Auban

29 avril Opéra de Limoges, avec la Maison des Arts et de la Danse